

TÉMOIGNAGE DE RUDOLF REDER, SURVIVANT DU CENTRE DE MISE À MORT DE BELZEC, 1946

Document traduit de l'anglais et présenté par **Willy Coutin**

Mémorial de la Shoah | [« Revue d'Histoire de la Shoah »](#)

2012/1 N° 196 | pages 61 à 86

ISSN 2111-885X

ISBN 9782916966052

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-revue-d-histoire-de-la-shoah-2012-1-page-61.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Mémorial de la Shoah.

© Mémorial de la Shoah. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

TÉMOIGNAGE DE RUDOLF REDER, SURVIVANT DU CENTRE DE MISE À MORT DE BELZEC, 1946

Document traduit de l'anglais et présenté par Willy Coutin

Rudolf Reder est né à Lwow le 4 avril 1881. Dans cette ville de Galicie orientale, il était chimiste dans une usine de savon. Il fut déporté à Belzec le 16 août 1942. Vivant avec des centaines d'autres détenus juifs dans l'un des deux baraquements réservés au *Sonderkommando*, il travailla à creuser des fosses communes et à nettoyer les chambres à gaz. À la fin de novembre 1942, il fut conduit à Lwow sous bonne escorte afin d'aller chercher de la tôle pour les besoins du camp. À Lwow, profitant du relâchement de l'attention de ses gardiens, il réussit à s'échapper du camion qui le transportait et à se réfugier chez une personne de sa connaissance, rue Legionow. Il y resta caché jusqu'à l'entrée de l'Armée rouge dans la ville, fin juillet 1944. L'enquêteur de la Commission extraordinaire soviétique l'interrogea peu de temps après ; puis, en 1945, à Cracovie, il répondit aux questions de la Commission historique juive et, en janvier 1946, fit la déposition de son témoignage, toujours à Cracovie, devant la Commission d'enquête sur les crimes de guerre nazis, que présidait dans ce district le juge Jan Sehn.

On ne recense que huit évadés du camp de Belzec¹, et sur ce nombre, seulement deux ont été interrogés, immédiatement après la guerre, sur ce qu'ils avaient vécu : Rudolf Reder et Chaïm Hirszman, mais ce dernier a à peine eu le temps d'entamer son témoignage avant d'être assassiné à Lublin le 16 mars

1. L'historien anglais Robin O'Neil, spécialiste des déportations depuis la Galicie vers Belzec, a effectué ce recensement pour le *Yizkor Book Project* sur le site internet www.jewishgen.org. Un jeune garçon d'environ 17 ans amené de Lubycza Krolewska par camion à Belzec pour les derniers travaux d'aménagement du camp réussit à s'échapper et raconta comment les Juifs employés ainsi étaient, au bout d'un certain temps, exécutés par balles. Deux femmes originaires de Zolkiew, Mina Astman et Malka Talenfeld, amenées à Belzec en mars 1942, parvinrent à se cacher dans une fosse, puis à sortir du camp ; elles retournèrent à Zolkiew et racontèrent tout ce qu'elles avaient vu. Le 11 avril 1942, la famille Wolsztejn était déportée de Zamosc à Belzec ; le 13 avril, le jeune fils, Lejb, réussit à s'évader du camp et retourna à Zamosc où il raconta au Conseil juif ce qu'il avait vu. En octobre 1942, un dentiste de Cracovie, Bachner, arriva à Belzec ; après la descente du train, il se cacha dans une fosse des latrines, y resta deux jours, puis parvint à s'enfuir et à retourner dans le ghetto de Cracovie où il fit son récit. En octobre 1942, le rabbin de Blazowa, Israel Spira, fut déporté à Belzec à partir du camp de Janowska et fut affecté au commando chargé de trier les vêtements ; après quelques jours, il se joignit à l'escorte d'un train de vêtements à destination de Lwow ; là, il put s'échapper et se cacha dans le camp de Janowska ; il survécut. Sara Ritterbrand (née Beer) était

1946, et son parcours est différent de celui de Reder puisque Hirszman est venu à Belzec après la fin des convois acheminés vers ce camp, dans un commando de l'« opération 1005 », chargé de faire disparaître les traces du crime. Le témoignage de Rudolf Reder est donc considéré comme le plus important qu'un survivant a laissé sur le camp de Belzec. Ce témoignage fut publié dès 1946 à Cracovie, dans un livre de 74 pages, intitulé tout simplement *Belzec*², et que Reder rédigea en collaboration avec Nella Rost³ qui travaillait pour la Commission historique juive.

On sait peu de chose sur la vie de Rudolf Reder. Il resta à Lwow après la guerre et épousa l'amie qui l'avait caché, puis il émigra au Canada, à Toronto, au début des années 1950, où il prit le nom de Roman Robak. C'est sous ce nom qu'il fit une déposition devant le bureau du procureur du tribunal de Munich en 1960, dans le cadre de l'instruction du procès contre les anciens membres du personnel du camp de Belzec. Ce procès se tint à Munich entre août 1963 et janvier 1964, mais Reder étant dans l'incapacité de reconnaître les neuf accusés de ce procès, son témoignage ne fut pas reçu par le tribunal. Seul l'accusé Joseph Oberhauser fut condamné et, le jugement ayant été cassé, fut rejugé devant une cour d'assises de Munich en janvier 1965. À 84 ans, Rudolf Reder put comparaître comme témoin (ainsi que Sara Ritterbrand) et Oberhauser fut condamné à quatre ans et demi d'emprisonnement. Après ces procès en Allemagne de l'Ouest et jusqu'à sa mort, Reder se mura dans le silence concernant son passage à Belzec.

(suite de la note 1) arrivée de Lwow à Belzec avec sa fille Bracha ; son frère était boulanger à Belzec, sous une fausse identité, et il réussit à sortir Bracha du camp et à la confier à une villageoise, Julia Pepiak, qui la protégea jusqu'à la fin de la guerre ; le frère fut arrêté et tué par les SS dans le camp, devant Sara ; celle-ci fit partie du dernier groupe des Juives qui travaillait au nettoyage des vêtements à Belzec et qui fut évacué. Elle survécut et revint à Belzec à la fin de la guerre où elle retrouva sa fille.

2. Rudolf REDER, *Belzec*, Cracovie, Wojewodzka Zydowska Komisja Historyczna (Commission régionale historique juive), 1946.

3. Nella Rost rédigea aussi une introduction à la publication du témoignage de Reder dans laquelle elle reprenait plusieurs extraits de dépositions de témoins et survivants, évoquant les conditions d'internement dans les ghettos de la Galicie, leurs liquidations, les embarquements dans les trains, alors que, le plus souvent, les déportés savaient quel était le but de leur voyage, les convois vers Belzec et les tentatives d'évasion depuis des trains en marche. Partant du recouplement de témoignages, Nella Rost avançait une durée de fonctionnement du camp de Belzec de dix-huit mois et un bilan de deux millions de morts pour ce seul centre – le camp fonctionna de mars à décembre 1942, et le nombre de d'environ 600 000 victimes est le plus souvent retenu. Nella Rost affirmait également que le compte rendu de Reder devant la Commission extraordinaire soviétique avait été utilisé par l'écrivain russe Vladimir Byelayev dans un article intitulé « La flamme éternelle de Belzec », publié en septembre 1944 dans le journal ukrainien *Wilna Ukraina* et dans le journal de Lwow, *Czerwony Sztandar*.

Témoignage de Rudolf Reder devant la Commission historique provinciale de Cracovie (1946)⁴

En août 1942, à Lwow, nous n'avions pas encore de ghetto en tant que tel⁵. Plusieurs rues étaient exclusivement réservées aux Juifs. C'est ainsi qu'a été constitué un secteur juif, formé de quelques rues isolées du troisième district de Lwow, comme les rues Panienska, Waska, Ogrodnicka, Sloneczna et d'autres. Nous vivions ici dans une angoisse et une peur constante. Deux semaines avant la déportation déjà, les gens parlaient partout du malheur à venir. Nous désespérions. Nous savions déjà ce que signifiait le mot « déportation ». Il se disait qu'un ouvrier avait réussi à s'échapper du peloton de la mort à Belzec, l'un de ceux qui avaient construit les chambres aux premiers jours de l'édification de l'usine de la mort, et qu'il parlait d'une « maison de bains », qui était en fait un bâtiment prévu comme chambre à gaz. Il prédisait que de toutes les personnes obligées d'entrer là, aucune ne reviendrait⁶.

Il se chuchotait aussi que l'un des Ukrainiens employés dans la mise à mort des Juifs avait dit à sa petite amie ce qui se passait à Belzec. Épouvantée, elle avait considéré de son devoir de répandre la nouvelle et d'avertir les condamnés. C'est ainsi que les nouvelles de Belzec nous sont parvenues.

La légende de Belzec devint ainsi une vérité connue de nous et qui nous fit tous trembler de peur. Plusieurs jours avant le 10 août, les gens terrifiés erraient en vain dans les rues du secteur juif, se demandant les uns les autres : « Que pouvons-nous faire ? Que pouvons-nous faire ? »

4. Texte traduit de la réédition en polonais, doublée d'une traduction en anglais, de la première publication du témoignage de Reder en 1946 ; Rudolf REDER, *Belzec*, Cracovie, Fundacja Judaica, Panstowe Muzeum Oswiecim-Brzezinka, 1999.

5. Selon les ordres de l'administration civile allemande locale, le ghetto à Lwow a été constitué en novembre-décembre 1941. Une fois bouclé, par des palissades en bois et des barbelés, il enferma 110 000 à 120 000 personnes, ce qui représentait la population juive de la ville avant la guerre. Mais les mouvements de population juive, depuis l'occupation soviétique (septembre 1939) avaient été nombreux, et les pogroms menés par la population, accompagnée par les Allemands (en juin, juillet et novembre 1941) avaient été très meurtriers (4 000, 2 000, puis 5 000 victimes). En même temps que s'établissait le ghetto, un camp de travail fut construit rue Janowska afin d'enfermer de la main-d'œuvre qui serait mise au service de l'entreprise SS d'armement, la Deutsche Ausrüstungswerke (DAW). Une première action de liquidation du ghetto en mars 1942 avait réduit sa population à 86 000, les déportés étaient envoyés à Belzec. Une deuxième action aboutit à l'exécution de près de 2 000 Juifs sur les terrains sablonneux de Piaski, près du camp de Janowska.

6. Le témoignage souligne là l'une des caractéristiques majeures des déportations vers les centres de mise à mort dans le Gouvernement général, et en Galicie orientale en particulier, qui est que les déportés connaissaient le plus souvent leur destination et la finalité de leur voyage. La « rumeur » de la mise à mort à Belzec, qui se diffuse dès le printemps 1942, était devenue certitude pendant l'été, et l'on spéculait sur les moyens employés par les Allemands (des chambres d'électrocution étaient souvent évoquées).

Puis est arrivé le 10 août⁷. Tôt le matin, les gardes ont bloqué toutes les rues menant hors de la zone. Tous les deux ou trois pas, la Gestapo, les SS et le *Sonderdiens*⁸ parcouraient les rues par groupes de cinq et six.

La milice ukrainienne leur était très utile. Deux semaines plus tôt, le *Generalmajor* Katzman⁹, le voyou en chef de Lwow et de la Malopolska orientale, avait déjà publié des certificats pour certains lieux de travail. Quelques employeurs obtinrent aussi des certificats du commissariat de police sur la place Smolki. De tels « chanceux » furent rares. La majorité, de crainte de mourir, cherchait des moyens de salut, de se cacher ou d'évasion, mais en fait, nul ne savait que faire ou comment se sauver.

Dans le même temps, les patrouilles avaient fouillé, maison par maison, chaque coin et recoin, pendant plusieurs jours. Certains hommes de la Gestapo vérifiaient les certificats et d'autres non ; ceux qui n'avaient pas de certificats et ceux dont les certificats n'étaient pas reconnus furent conduits de force hors de leurs maisons sans être autorisés à prendre le moindre vêtement, ni même une tranche de pain. Ensuite, la Gestapo rassembla des foules de gens et ceux qui résistaient recevaient une balle dans la tête. J'étais dans mon atelier, je travaillais, mais n'avais aucun certificat ; j'ai donc fermé la porte et n'ai pas répondu, car je les avais entendus en finir avec d'autres. La Gestapo a démolé la porte, m'a trouvé dans une cachette, m'a frappé sur la tête avec un fouet et m'a emmené. Ils nous ont tous entassés dans des tramways, trop serrés pour nous déplacer ou pour respirer et nous ont conduits au camp de Janowska. C'était déjà le soir. Ils nous ont rassemblés en un cercle fermé dans un grand pré ; nous étions six mille. On nous a ordonné de nous asseoir et interdit de nous lever, de bouger, ou d'allonger un bras ou une jambe. Un projecteur jouait de sa lumière sur nous depuis une tour ; c'était illuminé comme en plein jour. Encerclés par des voyous armés, nous étions assis, incroyable-

7. Entre le 10 et le 31 août 1942, le ghetto de Lwow a subi sa principale action de liquidation, la « Grande Action ». Les rafles dans le ghetto ont été organisées par les SS, la police ukrainienne et la police juive. Avant cette opération, des centaines de personnes avaient été prises pour le travail forcé et été amenées à Janowska et dans le petit camp de travail de la rue Czwartakow. Pendant la « Grande Action », entre 40 000 et 50 000 Juifs ont été déportés à Belzec. Les points de rassemblement pour les déportations furent le square Teodor, l'école Sobieski et la place du camp de Janowska ; tous les jours, des personnes étaient amenées à la gare Kleparow et envoyées à Belzec. Pendant l'opération, environ 1 000 personnes ont été tuées dans le ghetto, dont les enfants de l'orphelinat et les patients des hôpitaux juifs. Pendant l'opération, près de 1 600 hommes supplémentaires ont été sélectionnés pour le travail forcé et envoyés dans le camp de la rue Janowska. Au début de septembre 1942, il y avait encore environ 65 000 Juifs dans le ghetto, et parmi eux, environ 15 000 « clandestins ». Certains Juifs, cachés dans les égouts de Lwow et avec l'aide de Polonais, ont pu survivre jusqu'à la libération.

8. La police ukrainienne.

9. *Sic.* Fritz Katzmann était le HSSPF du district de la Galicie orientale, basé à Lwow, entre 1941 et 1943.

ment entassés, tous ensemble, jeunes et vieux, des femmes et des enfants d'âges divers. Plusieurs tirs précis ont retenti ; quelqu'un s'était levé ; peut-être avait-il voulu se faire tuer.

Nous sommes restés assis ainsi toute la nuit. Il y avait un silence de mort. Ni les enfants ni les femmes n'ont pleuré. À 6 heures du matin, ils nous ont ordonné de nous lever de l'herbe humide et de nous rassembler par quatre, et les longues rangées des condamnés ont marché jusqu'à la gare de Kleparow. La Gestapo et des Ukrainiens nous ont entourés en rangs serrés. Personne, absolument personne ne pouvait s'échapper. Ils nous ont rassemblés sur la rampe à la gare. Un long train de marchandises attendait, juste devant la rampe. Il y avait cinquante wagons¹⁰. Ils ont commencé à nous charger. Les portes coulissantes des wagons avaient été ouvertes et la Gestapo se tenait des deux côtés, deux sur chaque côté avec des fouets à la main, frappant chacun sur le visage et la tête au passage. Toute la Gestapo frappait les gens. Nous avions tous des marques de coups au visage et des bosses sur la tête. Les femmes sanglotaient et les enfants pleuraient, étreignant leurs mères. Il y avait des femmes avec des bébés au sein parmi nous. Conduits par la Gestapo qui continuait à frapper les gens impitoyablement, nous trébuchions les uns sur les autres. L'entrée était haute, les gens devaient monter, se bousculant – nous nous pressions, nous voulions en finir avec ça. Un homme de la Gestapo avec une mitraillette était assis sur le toit de chaque wagon. La Gestapo frappait les gens et en comptait une centaine à l'intérieur de chaque wagon. Tout s'est passé si vite qu'il n'a pas fallu plus d'une heure pour charger plusieurs milliers de personnes.

Dans notre convoi, il y avait beaucoup d'hommes, y compris des travailleurs avec différentes sortes de certificats de travail, supposés être des « garanties », des petits enfants et des plus grands, des jeunes filles et des femmes plus âgées.

Ils ont finalement scellé les wagons. Entassés dans une foule de gens tremblants, nous étions debout, serrés, pratiquement les uns sur les autres. C'était étouffant, il faisait chaud et nous étions proches de la folie. Pas une goutte d'eau, pas une miette de pain. Le train s'ébranla à 8 heures du matin. Je savais que le chauffeur et l'ingénieur dans la locomotive étaient des Allemands. Le train roulait vite, mais cela nous paraissait très lent. Il s'arrêta trois fois, à Kulikow, Zolkiew et Rawa Ruska. Les arrêts étaient probablement nécessaires à la coordination du trafic ferroviaire. Pendant les arrêts, la Gestapo descendait des toits des wagons¹¹ et empêchait

10. Les témoignages sur les trains en direction de Belzec évoquent le plus souvent des convois de 40 à 60 wagons.

11. Dans le Gouvernement général, les convois vers les centres de mise à mort de l'Aktion Reinhardt étaient gardés par des SS, policiers allemands et auxiliaires ; ceux-ci tiraient à vue sur les fugitifs qui pouvaient sauter des wagons alors que le convoi avançait.

quiconque de s'approcher du train. Ils ne nous autorisaient même pas une goutte d'eau que des gens voulaient donner, par pitié, par la petite fenêtre grillagée, à ceux qui s'évanouissaient de soif.

Nous repartîmes. Personne ne dit mot. Nous étions conscients que nous étions amenés à la mort, que rien ne pouvait nous sauver ; apathiques, pas un seul gémissement. Nous pensions tous à une chose : comment nous échapper. Mais il n'y avait aucune possibilité. Le wagon de marchandises dans lequel nous nous trouvions était tout neuf, la fenêtre si étroite que je n'aurais pas pu me glisser à travers elle. Il devait être possible de forcer les portes d'autres wagons, parce que nous entendions des tirs sur les évadés toutes les deux ou trois minutes. Personne ne disait rien à personne, personne ne consola les femmes qui se lamentaient, personne n'empêcha les enfants de sangloter. Nous le savions tous : nous allions à une mort certaine et horrible. Nous regrettions que ce ne soit pas déjà fini. Peut-être quelqu'un s'est-il échappé, je ne sais pas... L'évasion ne pouvait être tentée que du train.

À midi environ, le train atteignit la gare de Belzec. C'était une petite gare, entourée de petites maisons. La Gestapo vivait dans ces petites maisons. Belzec se trouvait sur la ligne Lublin-Tomaszow, à quinze kilomètres de Rawa Ruska. À la gare de Belzec, le train fit marche arrière depuis la ligne principale sur une bretelle d'un kilomètre de long, directement à travers la porte du camp de la mort. Des cheminots ukrainiens vivaient aussi près de la gare de Belzec et il y avait une petite poste. Un vieil Allemand avec une épaisse moustache noire monta dans la locomotive à Belzec – je ne connais pas son nom, mais je le reconnaîtrais immédiatement¹² ; il ressemblait à un bourreau. Il prit les commandes du train et le conduisit droit jusqu'au camp. Il fallut deux minutes pour y arriver. Pendant les quatre mois, je ne verrais toujours que ce même brigand.

La bretelle passait à travers champ. Il y avait un espace complètement ouvert des deux côtés, pas un seul bâtiment. L'Allemand qui avait conduit le train au camp descendit et « donna un coup de main ». Criant et frappant, il fit descendre les gens du train. Il entra lui-même dans chaque wagon et vérifia si quelqu'un y restait. Il connaissait toutes les astuces. Quand le train fut vide et vérifié, il fit un signal avec son drapeau et conduisit le train hors du camp.

Toute la zone entre Belzec et le camp était contrôlée par les SS¹³. Personne n'était autorisé à se montrer là. Les civils qui y erraient par erreur étaient abattus. Le train s'arrêtait dans une cour d'un périmètre

12. Rudolf Göckel était le chef allemand de la gare de Belzec, et décrit par les ouvriers des chemins de fer polonais comme cruel et sadique.

13. Le camp était situé à 400 mètres de la gare de Belzec et à 50 mètres au nord de la ligne Lublin-Lwow.

d'un kilomètre, entourée de fil de fer barbelé et d'une clôture d'acier, le premier placé sur la seconde, l'ensemble mesurant deux mètres de haut¹⁴. Le fil n'était pas électrifié. Vous pénétriez dans cette cour par un large portail en bois surmonté de fil de fer barbelé. À côté du portail se trouvait une cabane où une sentinelle était assise avec un téléphone. Devant la cabane se trouvaient plusieurs SS avec des chiens. Quand un train avait franchi le portail, la sentinelle le refermait et rentrait dans la cabane. C'était alors qu'avait lieu « la prise de livraison du train ». Plusieurs douzaines de SS ouvraient les wagons, criant « *Los !* » Ils chassaient les gens des wagons avec des fouets et des crosses de fusils. Les portes des wagons se trouvaient à un mètre du sol, et tous ceux qui en descendaient, jeunes et vieux, devaient sauter. Ils se cassaient alors des bras et des jambes. Les enfants se faisaient mal, tout le monde tombait, sale, épuisé et terrifié. Aux côtés des SS, les soi-disant *Zugführers*¹⁵ étaient en service. Ceux-ci surveillaient les membres du peloton juif de la mort du camp, habillés normalement sans insignes. Les malades, les vieux et les jeunes enfants, tous ceux qui ne pouvaient pas marcher seuls, étaient placés sur des civières et déposés au bord d'énormes tombes creusées. L'homme de la Gestapo, Irrman¹⁶, les tuait là et les poussait ensuite dans la tombe avec la crosse de son fusil. Ce même Irrman, un spécialiste dans l'achèvement des vieillards et des petits enfants, un homme de grande taille appartenant à la Gestapo, de belle physionomie, avec des cheveux bruns et une expression normale, vivait, comme les autres, à Belzec, à côté de la gare, dans une petite maison, tout seul et, comme les autres, sans famille ni femme.

Il apparaissait dans le camp tôt le matin, y passait la journée entière et prenait livraison des transports de la mort. Dès que les victimes étaient déchargées, elles étaient rassemblées dans la cour, entourées par des *askars* armés¹⁷, et là, Irrman faisait un discours¹⁸. Il y avait un silence de mort. Il se tenait debout près de la foule. Chacun voulait

14. La publication du témoignage de Rudolf Reder en 1946 était accompagnée d'un plan du camp de Belzec dessiné selon ses indications.

15. Les *Zugführers* étaient les chefs des pelotons des gardes auxiliaires ukrainiens ou lettons dans les centres de mise à mort de l'Aktion Reinhardt. Il s'agissait le plus souvent de *Volksdeutsche*.

16. En réalité, il s'agit de Jirmann. Le *SS-Oberscharführer* Fritz Jirmann servait à la réception des personnes âgées et des invalides et les dirigeait vers la pseudo-infirmerie du camp, baraquement à l'arrière duquel ces détenus étaient exécutés par balles. Jirmann était aussi responsable, avec d'autres personnels SS du camp, de l'entraînement et de la discipline des gardes ukrainiens, les *Trawniki* – ainsi nommés parce qu'ils étaient formés par les Allemands dans le centre de Trawniki ; ils étaient affectés à la surveillance des centres de mise à mort. Il fut tué, par accident, dans le camp par le *SS-Oberscharführer* Heinrich Gley, le 1^{er} mars 1943.

17. Le terme *askar* ou *askari*, repris par les Allemands dans les camps de l'Aktion Reinhardt pour nommer les auxiliaires ukrainiens et lettons, désignait, sous le II^e Reich, les troupes indigènes levées par les administrations civiles et militaires locales dans l'empire colonial allemand.

18. Quand Christian Wirth dirigeait le camp (de décembre 1941 à août 1942), c'était lui qui se chargeait de ce discours d'accueil.

entendre ; l'espoir naissait soudainement en nous – « S'ils nous parlent, peut-être que nous allons vivre, peut-être qu'il y aura une sorte de travail, peut-être après tout... »

Irrman parlait très fort et distinctement : « *Ihr gehts jetzt baden, nachher werdet ihr zur Arbeit geschickt.* » (Maintenant vous allez prendre un bain, et ensuite, vous serez envoyés au travail.) C'était tout. Chacun reprenait courage et était heureux d'aller travailler finalement. Les gens applaudirent. Je me rappelle ses mots répétés jour après jour, d'habitude trois fois par jour, répétés pendant les quatre mois que j'ai passés là-bas. C'était un moment d'espoir et d'illusion. Pendant un instant, les gens respiraient. Il y avait un calme total. La foule entière se déplaça en silence, les hommes directement à travers la cour vers un bâtiment sur lequel était inscrit en grandes lettres : « *Bade und Inhalationsräume* » (Bains et chambres d'inhalation). Les femmes allèrent environ vingt mètres plus loin, vers un grand baraquement de 30 mètres sur 15. Les femmes et les filles se firent raser les cheveux dans ce baraquement. Elles entraient sans savoir pourquoi elles avaient été menées là. Le calme et le silence régnèrent encore pendant un moment. Plus tard, seulement quelques minutes plus tard, j'ai vu, une fois qu'on leur eut donné des tabourets en bois et qu'on les eut alignées le long du baraquement, une fois qu'on leur eut ordonné de s'asseoir, et que huit coiffeurs juifs, robots silencieux comme la tombe, se furent approchés d'elles pour raser leurs cheveux jusqu'au cuir chevelu avec des tondeuses, que la prise de conscience de la pleine vérité les frappait à cet instant et aucune d'elles et aucun des hommes sur le chemin des chambres ne pouvait avoir de doute plus longtemps.

Tous, à part quelques hommes sélectionnés comme ouvriers qualifiés indispensables, tous – jeunes et vieux, femmes et enfants –, tous allaient à une mort certaine. Des petites filles aux cheveux longs furent rassemblées afin d'être rasées, tandis que les filles les plus jeunes aux cheveux courts accompagnaient les hommes directement dans les chambres.

Soudainement, sans aucune transition entre l'espoir et le désespoir absolu, il y eut des lamentations et des cris perçants. Beaucoup de femmes eurent des accès de folie. Cependant beaucoup d'autres femmes allaient calmement à la mort, particulièrement les jeunes filles. Notre convoi comprenait des milliers d'intellectuels et de cols blancs, beaucoup de jeunes gens, mais – comme dans tous les transports suivants –, il y avait une majorité de femmes.

Je me trouvais sur le côté, dans la cour, avec le groupe choisi pour creuser des tombes, regardant mes frères, sœurs, connaissances et amis conduits à la mort. Tandis que les femmes étaient conduites en avant, nues et rasées, fouettées comme le bétail à l'abattage, sans être comp-

tées, plus vite, plus vite, les hommes étaient déjà morts dans les chambres. Il fallut plus ou moins deux heures pour raser les femmes, ce qui était aussi le temps nécessaire pour préparer le meurtre et pour le meurtre lui-même.

Plusieurs douzaines de SS utilisaient des fouets et des baïonnettes aiguisées pour conduire les femmes au bâtiment des chambres, où, après avoir gravi trois marches et pénétré dans le couloir, les askars compptaient 750 personnes dans chaque chambre¹⁹. Les femmes qui hésitaient à entrer étaient frappées à coup de baïonnettes dans le corps par les askars, le sang coulait et c'est ainsi qu'elles étaient conduites dans l'endroit diabolique. J'ai entendu la fermeture des portes et les gémissements et les cris perçants ; j'ai entendu les cris désespérés en polonais et en yiddish, les lamentations à glacer le sang des enfants et des femmes et ensuite un seul cri, terrifiant... Cela dura quinze minutes. La machine fonctionna pendant vingt minutes²⁰ et après vingt minutes, ce fut très calme, les askars ouvrirent les portes de l'extérieur, et moi, avec les autres ouvriers choisis comme moi dans de précédents convois, sans aucun tatouage ou insigne – nous allâmes travailler.

Nous avons traîné les corps des gens qui étaient vivants quelques instants auparavant ; nous utilisions des courroies en cuir pour les traîner vers les énormes fosses préparées, et pendant ce temps, l'orchestre jouait²¹. Il jouait du matin au soir...

Au bout de quelque temps, je connaissais bien tout l'endroit. Il se trouvait au milieu d'une forêt de jeunes pins. La couverture forestière était dense, et pour réduire davantage la pénétration de la lumière, un arbre était attaché à un autre pour doubler la densité de la verdure autour de l'endroit où étaient les chambres. Plus loin se trouvait le chemin sablonneux où l'on traînait les cadavres. Les Allemands avaient tendu au-dessus un toit fait de fil de fer, et un feuillage avait été posé sur le fil. L'idée était de sécuriser l'endroit contre une observation depuis des avions. Cette partie du camp, sous le toit de feuilles, était ombragée. Du portail, vous entriez dans une cour énorme. Le grand baraquement

19. Initialement, de mars à la mi-juin 1942, trois chambres à gaz aménagées dans un baraquement en bois ont fonctionné au centre de mise à mort de Belzec. Dans la seconde moitié de l'année 1942, un nouveau bâtiment en dur fut construit, avec six chambres à gaz capables de contenir un total d'environ 2 000 personnes à la fois.

20. À l'extérieur du bâtiment, dans une casemate de 2 m², construite dans le prolongement de l'axe formé par le couloir qui desservait les six chambres à gaz, un moteur diesel produisait des vapeurs de monoxyde de carbone qui étaient conduites sous les planchers du baraquement à l'intérieur des pièces.

21. Dans chaque centre de mise à mort de l'Aktion Reinhardt, un orchestre fut constitué de détenus sélectionnés ; il jouait notamment pour accompagner le cheminement des condamnés dans le baraquement des gazages.

où l'on rasait les cheveux des femmes se dressait dans la cour. À côté de ce baraquement se trouvait une petite cour entourée par une clôture de trois mètres de haut, faite de planches clouées fermement ensemble, sans la moindre fente. Cette clôture de planches grises menait directement aux chambres. De cette façon, personne ne pouvait voir ce qui se passait de l'autre côté. Le bâtiment contenant les chambres était bas, long et large, en béton gris, avec un toit plat couvert de papier goudronné, et au-dessus, un autre toit en filet couvert de feuillage. Depuis la cour, trois marches d'un mètre de large et sans rampe menaient à ce bâtiment. Un grand vase rempli de fleurs de différentes couleurs se trouvait devant le bâtiment. Sur le mur, il était clairement et lisiblement écrit : « *Bade und Inhalationsräume* »²². L'escalier menait à un couloir sombre, d'un mètre et demi de large, mais très long. Il était complètement vide : quatre murs en béton. Les portes donnant accès aux chambres s'ouvraient à gauche et à droite. Les portes, en bois, d'un mètre de large, s'ouvraient en coulissant grâce à des poignées en bois. Les chambres étaient complètement sombres, sans fenêtres et complètement vides. On pouvait voir une ouverture ronde de la taille d'une prise électrique dans chaque chambre. Les murs et le sol des chambres étaient en béton²³. Le couloir et les chambres étaient plus bas qu'une pièce normale, pas plus de deux mètres de haut. Sur le mur du fond de chaque chambre, il y avait aussi des portes coulissantes, de deux mètres de large. Après l'asphyxie, c'est par là que l'on évacuait les corps. À l'extérieur du bâtiment, il y avait un petit abri, de deux mètres carrés peut-être, où se trouvait « la machine », un moteur à essence. Les chambres étaient à un mètre et demi au-dessus du sol, et au même niveau que les chambres se trouvait une rampe devant les portes, par laquelle les corps étaient jetés par terre.

Dans le camp il y avait deux baraquements pour l'équipe de la mort : un pour des ouvriers à tout faire et le deuxième pour les soi-disant ouvriers qualifiés. Chacun accueillait 250 ouvriers. Les couchettes étaient sur deux niveaux. Les deux baraquements étaient identiques. Les

22. Dans son rapport, Kurt Gerstein affirmait que l'entrée du baraquement était surmontée de l'inscription « *Fondation Heckenholt* » (il s'agissait en réalité de « *Fondation Hackenholt* »). Le *SS-Hauptscharführer* Lorenz Hackenholt était chargé de la mise en marche du moteur diesel lors des opérations de gazage. Il travailla à la mise en place de nouvelles chambres à gaz à Sobibor et à Treblinka.

23. Dans le procès contre Oberhauser à Munich en 1965, l'ancien *SS-Unterscharführer* Karl Schluch, qui était affecté à la rampe de Belzec et qui accompagnait les victimes au baraquement des chambres à gaz, rapporta que, dans les pièces, « le sol et une partie des murs avaient été faits pour rendre le nettoyage facile » (in Yitzhak ARAD, *Belzec, Sobibor, Treblinka. The Operation Reinhard Death Camps*, Bloomington, Indiana University Press, 1999, p. 74). Dans son témoignage devant le juge d'instruction du tribunal de Zamosc en octobre 1945, le charpentier polonais Stanislaw Kozak, décrivant les premières chambres à gaz de Belzec, déclarait que « le plancher et les murs étaient en plus recouverts de tôles de zinc jusqu'à un mètre dix de hauteur » (voir, dans ce même numéro, le témoignage du charpentier Kozak, p. 501-506).

couchettes étaient des planches nues avec un petit panneau incliné sous la tête. Non loin des baraquements se trouvait la cuisine, et plus loin l'entrepôt, l'administration, la blanchisserie, l'atelier de couture, enfin le baraquement [plus] soigné des askars.

De chaque côté du bâtiment avec les chambres à gaz se trouvaient des fosses, vides ou pleines²⁴. J'ai vu des rangées entières de fosses qui étaient déjà pleines et recouvertes de sable. Il fallut un certain temps pour que leur niveau baisse. Il devait toujours y avoir une fosse vide en réserve...

Je fus dans le camp de la mort d'août jusqu'à fin novembre 1942. C'était la période de l'asphyxie massive des Juifs. Quelques-uns de mes compagnons d'infortune, les rares qui avaient réussi à rester là plus longtemps, m'ont dit que la majorité des transports de la mort étaient arrivés pendant cette période²⁵, chaque jour, sans un seul jour de relâche, d'habitude trois fois par jour, avec cinquante wagons dans chaque train, et que chaque wagon renfermait une centaine de personnes. Quand les transports arrivaient la nuit, les victimes de Belzec attendaient dans les wagons fermés jusqu'à 6 heures du matin. En moyenne, chaque jour, dix mille personnes étaient mises à mort.

Parfois les convois étaient encore plus grands et plus fréquents. Les Juifs venaient de partout, et seulement des Juifs. Il n'y avait jamais aucun autre convoi. Belzec servit exclusivement à tuer des Juifs. Les Juifs étaient déchargés des wagons de marchandises par la Gestapo, des askars et des *Zugführers* ; quelques pas plus loin, dans la cour, il y avait aussi des travailleurs juifs présents pour le déshabillage et ils demandaient en chuchotant : « D'où venez-vous ? ». On leur répondait tout bas : de Lwow, de Cracovie, de Zamosc, de Wieliczka, de Jaslo, de Tarnow, etc. Je vis ça chaque jour, deux, trois fois par jour.

À chaque transport, il en allait de même qu'avec le mien. On leur ordonnait de se déshabiller, les affaires étaient laissées dans la cour, Irrman faisait toujours son discours trompeur et toujours le même. Les gens, à ce moment-là, reprenaient toujours courage, je voyais la même étincelle d'espoir dans leurs yeux. L'espoir qu'ils allaient travailler. Mais un instant plus tard, les petits étaient arrachés à leurs mères, les vieux

24. Des enquêtes archéologiques polonaises menées par l'université Nicolas Copernic de Torun, en partenariat avec le Holocaust Memorial Museum de Washington, ont révélé dans la partie nord du camp, autour du baraquement des chambres à gaz, 33 fosses d'une superficie totale de 5 919 m² et profondes de 1,70 à 5 mètres.

25. Si l'on retient comme estimation du nombre total des victimes au centre de mise à mort de Belzec le chiffre de 434 508 avancé par le télégramme que Höfle, depuis Lublin, adressa à Eichmann à Berlin, et le chiffre de 93 000 victimes avancé par Y. Arad pour la période des trois premiers mois d'exercice du camp (de la mi-mars à la mi-juin 1942), plus de 78 % des morts de Belzec furent tués pendant la deuxième phase de fonctionnement du camp (de début juillet à début décembre 1942).

et les malades étaient jetés sur des civières, les hommes et les petites filles étaient poussés à coups de crosse de fusil toujours plus avant le long du chemin clôturé menant directement aux chambres et les femmes nues étaient dirigées avec la même brutalité vers le deuxième baraquement où leurs cheveux étaient rasés. J'étais à même de dire précisément à quel moment chacun comprenait ce qui l'attendait, et la terreur, le désespoir, les cris et les gémissements horribles se mêlaient aux notes de l'orchestre. Les hommes étaient conduits d'abord avec des baïonnettes, poignardés alors qu'ils couraient vers les chambres à gaz. Les askars en comptaient 750 à l'intérieur de chaque chambre²⁶. Le temps qu'ils remplissent la totalité des six chambres, les gens dans la première chambre avaient déjà souffert pendant deux heures. Ce n'est que lorsque les six chambres étaient surpeuplées au point qu'il devenait difficile de fermer les portes, que le moteur était mis en marche.

La machine faisait un mètre et demi sur un mètre ; c'était un moteur (et une roue), qui vrombissait par longs intervalles. Il fonctionnait assez vite, trop vite pour distinguer les rayons de la roue. La machine fonctionnait pendant vingt minutes, montre en main. Ils l'arrêtaient après vingt minutes. Les portes des chambres menant à la rampe étaient alors ouvertes de l'extérieur et les cadavres étaient jetés sur le sol, faisant un tas énorme de plusieurs mètres de haut. Les askars ne prenaient aucune précaution à l'ouverture des portes, nous ne sentions pas d'odeur, je ne vis jamais aucun ballon de gaz ni aucun produit qui se serait écoulé. Tout ce que je vis, c'étaient des bidons d'essence. Quatre-vingts à cent litres d'essence étaient utilisés chaque jour. Deux askars faisaient fonctionner la machine. Mais une fois, quand la machine se détraqua, ils me firent venir, et par la suite, ils m'appelèrent *der Ofenkünstler* (le spécialiste du four). J'y jetai un coup d'œil et vis des tuyaux de verre reliés à d'autres tuyaux menant à chaque chambre. Nous pensions que la machine soit produisait une haute pression, soit qu'elle créait un vide, soit que l'essence produisait du monoxyde de carbone qui tuait les gens. L'appel au secours, les cris, le gémissement désespéré des gens enfermés et en train d'étouffer dans les chambres durait dix à quinze minutes, horriblement forts ; puis les râles devenaient plus calmes et à la fin, tout était tranquille. J'entendais des hurlements désespérés et des cris en différentes langues, parce qu'il n'y avait pas seulement des Juifs polo-

26. Contrairement aux camps de Sobibor et de Treblinka, pour lesquels, à l'appui du témoignage d'évadés, on put par la suite construire les maquettes de ces camps, Belzec n'a pas fait l'objet d'un tel travail. À partir de plans dessinés sur les indications de Reder, puis sur celles d'anciens SS lors des procès de Munich, grâce aux photos prises par des SS à l'intérieur du camp, et à la campagne de fouilles archéologiques polonaises de 1997-1999, on peut trouver des photographies de maquettes des chambres à gaz de Belzec sur le site de l'ARC - Aktion Reinhard Camps (<http://www.deathcamps.org/belzec/rutherford.html>).

nais, il y avait aussi des convois de Juifs étrangers. Parmi ceux-ci, les plus nombreux étaient les Juifs français ; il y avait des Hollandais, des Grecs, même des Norvégiens. Je ne me souviens d'aucun convoi de Juifs allemands²⁷. Il y avait, cependant, des Juifs tchèques. Ils arrivèrent dans des wagons de marchandises, comme ceux des transports pleins de femmes et d'enfants. Les transports des Juifs étrangers étaient en grande partie composés d'hommes et il y avait peu d'enfants. Les parents avaient évidemment pu les laisser aux soins de leurs concitoyens et leur épargner un destin cruel. Les Juifs étrangers parvenaient à Belzec totalement inconscients, certains que du travail les attendait. Ils étaient habillés comme des gens raffinés et équipés soigneusement pour le voyage. Le comportement des voyous allemands envers ces gens était le même qu'envers les Juifs d'autres convois et la méthode de meurtre était la même. Ils mouraient tout aussi cruellement et désespérément.

Pendant le temps que j'ai passé au camp, il se peut qu'il y ait eu une centaine de milliers de Juifs étrangers et ils furent tous gazés.

Quand les askars ouvraient les portes scellées après vingt minutes d'asphyxie, les cadavres étaient en position debout, les visages comme endormis, inchangés, non bleuâtres, du sang ici et là des coups faits par les baïonnettes des askars, les bouches légèrement ouvertes, les mains serrées et souvent appuyées contre le torse. Lorsqu'on ouvrait les portes en grand, les plus proches dégringolaient comme des mannequins.

Toutes les femmes étaient rasées avant d'être assassinées. Elles étaient rassemblées dans le baraquement, le reste des femmes attendait son tour à l'extérieur, nues et pieds nus, même en hiver et dans la neige. Les larmes et le désespoir les saisissaient. C'est alors que les cris et les lamentations commençaient. Les mères serraient les enfants contre elles, elles perdaient leurs esprits. Mon cœur se brisait à chaque fois, je ne pouvais pas supporter cette vue. Le groupe de femmes rasées fut conduit plus loin et d'autres marchèrent sur les cheveux de différentes couleurs qui couvraient tout le plancher du baraquement comme un tapis épais de peluches. Une fois toutes les femmes du transport rasées, quatre ouvriers utilisaient des balais de tilleul pour balayer et rassembler tous

27. Selon Y. Arad, 135 000 Juifs européens, non polonais ni soviétiques, sont morts dans les camps de l'Aktion Reinhardt. Les convois qui arrivaient à Belzec venaient d'Allemagne, d'Autriche, du protectorat de Bohême-Moravie et de Slovaquie. Les ghettos de Piaski, de Trawniki, de Krasnystaw, d'Izbica et de Zamosc, au sud-est de Lublin, accueillait les Juifs de ces pays avant leurs transferts à Belzec. La liste des 79 convois partis de France est connue, et seuls 6 n'eurent pas pour destination Auschwitz-Birkenau ; 4 allèrent vers des camps de l'Aktion Reinhardt (2 à Majdanek et 2 à Sobibor). Cependant, le témoignage de Reder concernant la présence de Français à Belzec fait écho à des témoignages d'habitants de la Galicie orientale après la libération par l'Armée rouge, devant la Commission extraordinaire soviétique, qui mentionnent des convois où l'on parlait le français sur la voie ferrée entre Lwow et Rawa-Ruska.

les cheveux dans un grand tas multicolore, aussi haut que la moitié de la pièce. Ils chargeaient à la main les cheveux dans des sacs de jute et les apportaient à l'entrepôt.

L'entrepôt pour les cheveux, les sous-vêtements et les vêtements des victimes des chambres à gaz se trouvait à l'écart, dans un petit baraquement qui faisait peut-être sept mètres sur huit. Les affaires et les cheveux étaient rassemblés là pendant dix jours et après dix jours, les sacs de cheveux et les sacs de vêtements étaient entassés séparément. Alors un train de marchandises arrivait et emportait ce butin. Les gens qui travaillaient dans le bureau disaient que les cheveux étaient expédiés à Budapest. C'est un Juif des Sudètes en particulier, un avocat nommé Schreiber, qui travaillait dans le bureau, qui a fourni ces informations. C'était un homme comme il faut. Irrman avait promis de l'amener avec lui quand il partirait en vacances. Une fois, Irrman prit quelques jours de congé. J'ai entendu Schreiber lui demander, « *Nehmen sie mich mit ?* » Mais Irrman a répondu, « *Noch nicht* » (« Vous m'emmenez ? » - « Non pas encore »). Il le trompait de cette façon, et Schreiber est sûrement mort comme tous les autres. Il m'a lui-même dit qu'un wagon de marchandises entièrement rempli de sacs de cheveux était envoyé tous les deux ou trois jours à Budapest. En plus des cheveux, les Allemands expédiaient des paniers entiers de dents d'or²⁸.

Sur le chemin menant des chambres à gaz aux fosses, et ainsi sur plusieurs centaines de mètres, se tenaient plusieurs dentistes avec des tenailles. Ils arrêtaient chaque ouvrier qui traînait des cadavres, ouvraient la bouche du cadavre, l'examinaient et en retiraient l'or, et ensuite le jetaient dans le panier. Il y avait huit dentistes. La plupart d'entre eux étaient jeunes, choisis dans les convois pour réaliser ce travail. L'occasion me fut donnée de connaître mieux l'un d'entre eux. Son nom était Zucker et il venait de Rzeszow. Les dentistes avaient leur propre petit baraquement, avec le docteur et le pharmacien. Au coucher du soleil, ils portaient les paniers remplis de dents en or à leur baraquement, où ils séparaient l'or des dents et le fondaient en barres. Un officier de la Gestapo, Schmidt, les surveillait et les frappait quand le travail n'allait pas assez vite. Chaque convoi devait être traité en deux heures. Les dents en or étaient fondues en des barres d'un centimètre d'épaisseur, un demi-centimètre de large et vingt centimètres de long.

On emportait chaque jour de l'entrepôt des objets précieux, de l'argent et des dollars. Les SS les collectaient eux-mêmes et les mettaient dans des valises que des ouvriers portaient à Belzec, au poste de

28. Les biens volés aux victimes étaient transportés depuis les trois camps de l'Aktion Reinhardt vers les centres de stockage et de conditionnement de Lublin et de ses environs, avant d'être acheminés vers le Reich.

commandement. Un officier de la Gestapo précédait les ouvriers juifs qui portaient les valises. Il n'y avait pas loin, seulement vingt minutes de marche, jusqu'à la gare de Belzec. Le camp de Belzec, ou plutôt la chambre de torture de Belzec, dépendait de ce poste de commandement. Les Juifs qui travaillaient dans l'administration disaient que la totalité de la cargaison d'or, d'objets de valeur et d'argent était envoyée à Lublin, où se trouvait le principal quartier général, avec autorité sur le poste de commandement de Belzec. Des ouvriers ramassaient les vêtements déchirés des malheureuses victimes juives et les transportaient à l'entrepôt. Il y avait là dix ouvriers, qui devaient découdre chaque vêtement très soigneusement, sous la surveillance et les fouets des SS, qui partageaient entre eux l'argent ainsi trouvé. Des SS spéciaux, toujours les mêmes, étaient assignés à cette surveillance. Les travailleurs juifs qui triaient et découpaient les vêtements ne pouvaient rien détourner, et ils n'en avaient pas envie. À quoi bon de l'argent ou des objets de valeur pour nous ? Nous ne pouvions rien acheter et nous n'avions aucun espoir de rester en vie. Aucun de nous ne croyait aux miracles. Chaque ouvrier était fouillé très soigneusement, mais nous marchions souvent sur des dollars éparpillés qui n'avaient pas été vus. Nous ne nous baissions même pas pour les ramasser. Cela ne servait à rien et ne nous faisait aucun bien. Une fois, un cordonnier a délibérément et ouvertement mis cinq dollars dans sa poche. Lui et son fils ont été tous les deux abattus. Il est allé à sa mort heureux – il voulait juste en finir. La mort était certaine, et quel était l'intérêt de continuer à souffrir ? Les dollars à Belzec nous ont aidés – à mourir plus facilement...

J'appartenais à l'équipe permanente de la mort. Nous étions 500 en tout. Seuls 250 étaient « des ouvriers qualifiés », mais parmi ceux-ci, 200 travaillaient à des emplois pour lesquels il n'était pas nécessaire qu'ils soient spécialistes : creuser des tombes et traîner des cadavres. Nous creusions les fosses, les énormes charniers et traînions les corps. En plus de leurs tâches, les travailleurs qualifiés durent aussi y participer. Nous creusions avec des pelles et il y avait également une machine, qui chargeait du sable, l'élevait au-dessus du niveau du sol et le déposait sur le bord de la fosse²⁹. Un tas de sable se formait, qui était utilisé pour couvrir les fosses quand elles étaient remplies de cadavres. Environ 450 personnes étaient toujours employées aux fosses. Il fallait une semaine pour creuser une fosse. La chose la plus horrible pour moi était qu'ils nous ordonnaient d'empiler des cadavres jusqu'à un mètre au-

29. Les excavatrices connues par les photographies prises à Treblinka et par un télégramme de Globocnik du 4 septembre 1942, adressé au SS-Untersturmführer Hans Hoffman, demandant l'achat de deux de ces engins, ont aussi été utilisées à Sobibor, et sans doute à Belzec.

dessus du niveau de la fosse qui était déjà pleine, et de les recouvrir avec du sable – alors le sang noir épais suintait des tombes et inondait l'espace entier comme la mer. Nous devions traverser une fosse d'un bord à l'autre pour en atteindre une autre. Nos jambes s'enfonçaient dans le sang de nos frères, nous mettions le pied sur les amas de cadavres – c'était la chose la pire, la plus horrible...

Nous étions surveillés, tout le temps que nous passions à travailler, par un voyou nommé Schmidt³⁰, qui frappait et donnait des coups de pied. Si quelqu'un – selon lui – ne travaillait pas assez rapidement, il lui ordonnait de se coucher et lui donnait vingt-cinq coups de fouet. Il lui demandait de compter et s'il se trompait, il lui donnait cinquante coups au lieu de vingt-cinq. Cinquante, c'était trop à supporter pour n'importe quel homme torturé ; la victime se traînait d'habitude au baraquement et mourait le matin suivant. C'est arrivé plusieurs fois par jour.

De plus, trente à quarante travailleurs mouraient chaque jour. Le médecin soumettait d'habitude une liste de ceux qui étaient épuisés, ou bien le soi-disant *Oberzugsführer*, le surveillant principal des prisonniers, produisait une liste de « coupables », pour que trente ou quarante d'entre eux soient tués chaque jour. Ils étaient amenés à une fosse à l'heure du dîner et mis à mort. La liste était ainsi remplie de nouveau chaque jour, avec le même nombre de personnes pris dans les nombreux transports quotidiens. Le bureau administratif gardait seulement la trace des anciens et des nouveaux ouvriers, et effectuait un décompte pour que le nombre de prisonniers soit toujours de cinq cents. Les archives numériques des victimes dans les convois n'ont pas été conservées.

Nous savions, par exemple, que des Juifs avaient construit le camp et avaient mis en place les machines de la mort. Mais il n'est resté personne de cette équipe. C'était un miracle si quelqu'un de l'équipe de Belzec durait cinq ou six mois.

La machine elle-même était actionnée par deux askars, des bandits, toujours les mêmes. Ils étaient là quand je suis arrivé et ils étaient là quand je suis parti. Les travailleurs juifs n'avaient aucun contact avec eux, ni avec aucun autre askar. Quand les gens des convois suppliaient qu'on leur donne une gorgée d'eau, tout travailleur qui leur en donnait était abattu par les askars.

En plus de creuser des fosses, l'équipe de la mort avait pour tâche d'extraire les cadavres des chambres, de les jeter en une haute pile, et de les traîner ensuite tout le chemin jusqu'aux fosses. La terre était sablonneuse. Il fallait deux travailleurs pour emporter un cadavre. Nous avions

30. Christian Genrichovic Schmidt, un *Volksdeutsch*, sans doute letton, chargé des *Trawniki* à Belzec, surveillait le *Sonderkommando* du centre de mise à mort. Il est mort en Italie en avril 1944.

des courroies en cuir avec des boucles. Nous mettions les courroies sur les bras des cadavres et tirions. Les têtes souvent se prenaient dans le sable. On nous ordonnait de lancer les cadavres des jeunes enfants sur nos épaules deux à la fois et de les transporter de cette façon. Nous cessions de creuser des fosses quand nous traînions les cadavres. Tandis que nous creusions des fosses, nous savions que des milliers de nos frères suffoquaient dans les chambres. Nous devions travailler de cette façon de l'aube au crépuscule. Le crépuscule marquait la fin de la journée de travail, parce que « le travail » se faisait seulement à la lumière du jour.

À 3 h 30 le matin, la sentinelle askar qui marchait autour du baraquement la nuit martelait déjà sur la porte et criait, « *Auf! Heraus!* »³¹. Avant que nous ne puissions sortir du lit, le voyou Schmidt faisait irruption et nous chassait du baraquement avec sa cravache. Nous sortions en courant, tenant une chaussure dans nos mains ou pieds nus. Nous n'étions pas déshabillés d'habitude, et nous dormions même avec nos chaussures parce que nous ne serions pas arrivés à nous habiller le matin.

Il faisait encore noir quand ils nous réveillaient le matin ; aucun feu n'était autorisé. Schmidt passait en courant dans le baraquement, frappant à gauche et à droite. Quand nous nous réveillions, nous étions aussi malheureux et épuisés que lorsque nous nous étions allongés pour dormir. Nous avons reçu chacun une mince couverture dont nous pouvions nous couvrir ou que nous étendions sur la couchette. Ils nous donnèrent de vieux chiffons usés de l'entrepôt – et si quelqu'un soupirait quand il recevait le sien, il était frappé au visage.

Le soir, les feux brûlaient pendant une demi-heure. Puis c'était l'extinction. L'*Oberzugsführer* rôdait autour du baraquement avec un fouet et ne permettait pas aux gens de parler. Nous chuchotions très doucement avec nos voisins.

L'équipe était surtout composée de personnes dont les femmes, les enfants et les parents avaient été gazés. Plusieurs avaient réussi à obtenir un talith et des tefillin de l'entrepôt, et quand le baraquement était fermé pour la nuit, dans les couchettes nous entendions le murmure de la prière du Kaddish. Nous disions des prières pour les morts. C'était calme alors. Nous ne nous plaignions pas ; nous étions totalement résignés. Peut-être ces quinze *Zugsführers* avaient-ils gardé leurs illusions ; nous n'en avons plus aucune.

Nous nous déplaçons comme des gens qui désormais n'avaient plus de volonté. Nous étions une masse. Je connaissais quelques noms, mais pas beaucoup. Savoir qui était qui et quel était le nom de chacun étaient

31. « Debout ! Dehors ! »

en tout cas des questions sans aucun intérêt. Je sais que le médecin était un jeune docteur d'un endroit proche de Przemysl ; il s'appelait Jakubowicz. J'ai aussi rencontré un marchand de Cracovie, Schlüssl, et son fils, et un Juif tchèque nommé Ellenbogen dont on disait qu'il avait eu un entrepôt de bicyclettes, et un chef, Goldschmidt, qui avait été bien connu au restaurant Brüder Hanicka, à Karlsbad. Personne ne portait attention à quiconque. Nous traversions mécaniquement les épisodes de cette vie horrible.

À midi, nous recevions un repas. Nous défilions devant deux petites fenêtres. À la première, nous obtenions des gobelets et à la deuxième, un demi-litre de potage d'orge, autrement dit de l'eau, parfois avec une pomme de terre. Avant le dîner, nous devions chanter des chansons ; nous devions aussi chanter avant le café du soir. Au même moment, les gémissements des gens suffoquant dans les chambres étaient audibles, l'orchestre jouait, en face de la cuisine la grande potence était dressée...

La vie des SS dans la ville de Belzec et dans l'endroit diabolique lui-même se déroulait sans la participation de femmes. Même leurs beuveries étaient totalement masculines. Le travail était fait exclusivement par des hommes³². Ce fut ainsi jusqu'en octobre. C'est alors qu'un transport de femmes juives tchèques est arrivé de Zamosc. Il y avait des femmes dont les maris travaillaient dans l'équipe de la mort. Une décision avait été prise de garder plusieurs douzaines de femmes de ce dernier transport. Quarante furent affectées à la cuisine, à la blanchisserie et à l'atelier de couture. Elles n'étaient autorisées à aucun contact avec leurs maris. Dans la cuisine, elles peletaient des pommes de terre, faisaient la vaisselle et portaient de l'eau. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé. Elles ont sûrement partagé le destin commun. C'étaient toutes des femmes instruites. Elles étaient arrivées avec un bagage. Certaines d'entre elles avaient apporté des portions de beurre. Elles nous donnaient tout ce qu'elles avaient. Et elles aidaient ceux qui travaillaient dans la cuisine ou près de la cuisine. Elles vivaient dans un petit baraquement à l'écart et étaient surveillées par une *Zugsführerka*³³. Pendant le travail (je réparais les fourneaux partout et faisais le tour du camp), j'ai vu comment ces femmes parlaient les unes avec les autres. Elles n'étaient pas aussi maltraitées que nous. Leur travail finissait au crépuscule et elles faisaient la queue par deux pour le potage et le café. Comme nous, on ne leur avait pas enlevé leurs vêtements ni donné des uniformes rayés. Ce n'était pas rentable de faire des uniformes pour un temps si court.

32. Des prostituées se rendaient bien à Belzec et étaient rémunérées avec des valeurs volées aux victimes.

33. Une surveillante.

Sorties directement des wagons de marchandises, habillées et la tête non rasée, les femmes étaient envoyées aux ateliers et à la cuisine. Par les fenêtres de la cuisine et du magasin de couture, chaque jour, elles voyaient arriver les convois de la mort...

Le camp de la mort produisait un massacre jour après jour. C'étaient des jours de peur universelle, de peur de la mort en masse, et de massacres. Mais à côté de cela, il y avait les incidents de torture individuelle, personnelle. J'ai éprouvé et ai été témoin de ceux-ci aussi. À Belzec, il n'y eut jamais de rassemblement dans la cour. Il n'y en avait aucun besoin. Le spectacle d'horreur s'exposait sans annonces de groupe.

Je dois parler du convoi de Zamosc. C'était aux environs du 15 novembre, quand le temps était déjà devenu froid et que la neige et la boue avaient couvert le sol³⁴. Un grand convoi de Zamosc est arrivé, comme plusieurs autres, au milieu d'une tempête de neige³⁵. Le convoi contenait tout le *Judenrat*³⁶. Chacun se tenait là, nu, et, suivant le cours habituel des événements, les hommes furent conduits aux chambres et les femmes au baraquement pour y être tondues. Mais on ordonna au président du *Judenrat* de rester dans la cour. Tandis que les askars conduisaient le convoi à la mort, un défilé entier de SS entoura le président du *Judenrat*. Je ne connais pas son nom. J'ai vu un homme d'âge moyen, aussi blanc qu'un cadavre et tout à fait calme³⁷.

Les SS ordonnèrent à l'orchestre de se déplacer dans la cour et d'attendre des ordres. L'orchestre, composé de six musiciens, jouait d'habitude dans l'espace situé entre les chambres à gaz et les fosses. Ils jouaient sans discontinuer, sur des instruments récupérés des personnes assassinées. Je faisais alors un travail de maçonnerie et je les vis tous. Les SS ordonnèrent à l'orchestre de jouer l'air *Es geht alles vorüber, es geht alles vorbei* et *Drei Lilien, kommt ein Reiter gefahren, bricht der Lilien*. Ils jouèrent avec des violons, des flûtes et un accordéon. Cela dura un certain temps. Ensuite, ils placèrent le président du *Judenrat* de Zamosc debout contre un mur et le battirent avec des cannes plombées, surtout sur la tête et au visage, jusqu'à ce que le sang coule. Irrman,

34. C'est le 2 novembre 1942, et non le 15 novembre, que les Juifs de Zamosc transférés à Izbica furent envoyés à Belzec.

35. Y. Arad et le musée de Belzec ont recensé des convois au départ de Zamosc vers le centre de mise à mort aux mois d'avril, mai, août, octobre et novembre 1942. Le ghetto de Zamosc a été liquidé entre le 16 et le 18 août 1942, les Juifs restants ont été menés à pied à Piaski, avant d'être envoyés à Belzec et à Sobibor.

36. Pendant l'Aktion Reinhardt, les Allemands avaient adopté pour règle, lors de la liquidation des ghettos, de déporter en dernier les membres de la police juive et des Conseils juifs vers les centres de mise à mort.

37. Il s'agit d'Azriel Szeps, vice-président du Conseil juif de Zamosc ; le président du Conseil, Mieczyslaw Garfinkel, s'était échappé de Zamosc et a survécu à la guerre.

Schwarz, le gros homme de la Gestapo, Schmidt et plusieurs askars se livrèrent à des actes de torture. Ils ordonnèrent à leur victime de danser et de sauter au rythme de leurs coups et de la musique. Au bout de plusieurs heures, ils lui apportèrent un quart de pain et le forcèrent à coups de canne à le manger. Il était debout, le sang tombant goutte à goutte, indifférent, sérieux, et je n'ai pas entendu un seul gémissement. Les tourments de cet homme ont duré pendant sept heures. Les SS se tenaient debout en riant : « *Das ist eine höhere Person, Präsident des Judenrates* » (C'est une personne importante, le chef du Judenrat), criaient-ils en une cruelle bravade. Ce ne fut qu'à six heures du soir que Schmidt, l'homme de la Gestapo, le poussa vers le bord de la fosse, lui tira une balle dans la tête et le poussa du pied sur le tas de cadavres gazés.

Il y eut d'autres incidents individuels. Peu de temps après mon arrivée à Belzec, un jeune garçon fut choisi avec plusieurs autres dans un convoi qui venait de je ne sais quelle ville (nous ne savions pas toujours d'où venaient les convois). Il était l'image de la santé, de la force et de la jeunesse. Nous étions stupéfaits de sa bonne humeur. Il a regardé autour de lui et a demandé presque joyeusement : « Est-ce que quelqu'un est déjà sorti d'ici ? » Cela a suffi. L'un des Allemands l'entendit et ils le torturèrent à mort. Il était à peine plus âgé qu'un enfant. Ils le déshabillèrent et le suspendirent à l'envers à la potence. Il fut pendu là pendant trois heures. Il était vigoureux et toujours vivant. Ils le descendirent, l'allongèrent sur le sable et bourrèrent sa gorge de sable avec des bâtons. Il est mort après une agonie effroyable.

Il arrivait parfois un convoi plus important que d'habitude. Dans certains cas, au lieu de cinquante wagons, il en venait soixante ou même plus. Peu avant mon évasion, en novembre, une centaine de personnes – elles étaient déjà nues – durent être extraites d'un convoi surchargé pour enterrer des cadavres, parce que la Gestapo calcula que l'équipe permanente ne réussirait pas à mettre autant de personnes étouffées dans les tombes. Ils choisirent seulement de jeunes garçons. Toute la journée, ils traînèrent des cadavres dans les tombes, sous les coups, sans recevoir une goutte d'eau, nus dans la neige et dans le froid. Dans la soirée, le voyou Schmidt les amena au bord de la tombe et les tua avec un Browning. Il arriva à court de munitions alors qu'il en restait encore plus d'une douzaine, alors il les tua l'un après l'autre avec une pioche, jusqu'au dernier. Je n'ai pas entendu de gémissements, j'ai seulement vu comment ils essayèrent de passer l'un devant l'autre dans la file pour la mort, lambeaux impuissants de vie et de jeunesse.

Le camp entier était constamment sous la garde de cordons d'askars armés et de plusieurs douzaines de SS. Mais les actifs étaient peu

nombreux. Certains d'entre eux se distinguaient, à chaque étape, par leur cruauté particulière. Juste des bêtes, sauf que certains assassinaient et frappaient de sang-froid, et d'autres aimaient commettre des meurtres ; ils avaient des sourires sur leurs visages et je pouvais voir combien ils étaient heureux à la vue des gens nus et frappés à coups de baïonnettes, chassés dans les chambres.

Ils aimaient regarder les ombres désespérées, abattues, de gens pour la plupart jeunes. Nous savions que le commandant en chef du camp vivait dans la plus jolie maison à côté de la gare de Belzec. C'était un *Obersturmführer* dont je ne peux me rappeler le nom, quoique je continue à essayer de le reconstituer dans ma mémoire. C'était un nom court³⁸. Il apparaissait rarement dans le camp ; il se montrait seulement en rapport avec quelques événements. C'était un grand voyou, fortement bâti, âgé de plus de 40 ans, avec un visage d'apparence vulgaire – c'est sans doute à cela que ressemble un bandit congénital. C'était un fieffé salaud.

Une fois, la machine de mise à mort est tombée en panne³⁹. Alerté, il est venu à cheval, a ordonné que la machine soit réparée, et n'a pas laissé sortir les gens hors des chambres sans air – les laissant étouffer et agoniser quelques heures de plus. Il s'est accroupi, hors de lui, criant et tremblant de partout. Quoiqu'il se montrât rarement, il était la terreur des SS. Il vivait seul avec un askar « aide de camp » qui le servait. Chaque jour, l'askar lui apportait des rapports. Le commandant en chef et beaucoup d'hommes de la Gestapo n'avaient aucun contact régulier avec le camp. Ils avaient leur propre cafétéria et un cuisinier venu d'Allemagne, qui préparait les repas pour tous les Allemands. Personne de leurs familles n'est jamais venu et aucun d'entre eux n'a vécu avec une femme. Ils élevaient des troupeaux entiers d'oies et de canards. Les gens disaient qu'au printemps, on leur envoyait des paniers pleins de cerises. Des caisses de vodka et de vin arrivaient quotidiennement.

J'y ai réparé les fourneaux. Ils gardaient là deux jeunes filles juives pour plumer les oies ; elles me jetèrent un oignon et une sorte de betterave. Je vis aussi une fille du village qui travaillait là, en plus de la main-d'œuvre allemande.

Chaque dimanche soir, ils appelaient l'orchestre du camp et faisaient une beuverie. Seule la Gestapo se réunissait, ils se gavaient et buvaient. Ils jetaient les restes aux musiciens. Quand le commandant apparaissait

38. Le *SS-Hauptsturmführer* Gottlieb Herring succéda à Wirth au poste de commandant du camp en août 1942. Sous son commandement, au moins 350 000 Juifs furent tués à Belzec. Au printemps 1943, il devint le commandant du camp de travaux forcé de Poniatowa. En 1944, il remplaça Wirth en Istrie, après la mort de ce dernier.

39. Dans son rapport, Kurt Gerstein mentionne un tel incident, mais sa visite, le 17 août 1942, fut supervisée par Wirth.

dans le camp pendant quelques minutes, je voyais comment la Gestapo et les askars tremblaient de crainte.

En dehors de lui, des hommes de la Gestapo – quatre autres bandits – dirigeaient certaines choses ; ils surveillaient et régentaient tout l'abattoir. Il est difficile d'imaginer de pires voyous. L'un d'eux était Fritz Irrman, un homme d'environ 30 ans, un *Stabscharführer*, l'intendant du camp et un spécialiste de l'exécution des enfants et des vieillards. Il commettait chaque cruauté avec un calme de pierre, il se comportait de façon impénétrable et silencieuse ; chaque jour, il disait aux condamnés qu'ils allaient aux bains et qu'ils iraient ensuite travailler. Un criminel scrupuleux.

L'*Oberscharführer* Faix Reinhold⁴⁰ pratiquait la cruauté d'une façon différente. On disait qu'il venait de Gablonz-sur-la-Neisse, et qu'il était marié et père de deux enfants. Il parlait comme parlent les gens intelligents. Il parlait vite. Si quelqu'un ne le comprenait pas immédiatement, il le frappait et lui criait dessus comme un fou. Une fois, il ordonna que la cuisine soit peinte, et un Juif, docteur en chimie exécuta le travail ; tandis qu'il se tenait au sommet d'une échelle juste sous le plafond, Faix lui ordonnait de descendre toutes les deux ou trois minutes et le frappait au visage avec sa cravache, de sorte que le visage de l'homme était enflé et couvert de sang. C'était ainsi qu'il faisait son travail. Faix semblait anormal. Il jouait du violon. Il ordonnait à l'orchestre de jouer la mélodie polonaise « Montagnard, n'avez-vous aucun regret ? » jusqu'à ce qu'ils tombent. Il commandait aux gens de chanter et de danser et il jouait avec eux et les torturait. La bête se déchaînait.

Je ne sais qui était le plus diabolique et cruel : Faix ou cet assassin gras, courtaud, aux cheveux bruns nommé Schwarz⁴¹ (qui venait des profondeurs du Reich). Il vérifiait que les askars étaient assez bestiaux avec nous et qu'ils nous torturaient suffisamment. Il nous surveillait tandis que nous creusions des fosses, ne nous laissant jamais un moment pour reprendre notre souffle. En criant, en fouettant, avec une pression sans pitié, il nous poursuivait des fosses jusqu'aux chambres, où les piles de cadavres attendaient leur voyage vers les tombes profondes. Il nous rassemblait là et revenait en courant aux fosses. Sur le bord même des tombes, [les gens] attendaient et regardaient tristement au fond, avec un regard fixe, dément – les enfants, les vieillards, les malades. Ils attendaient la mort. On leur donnait à voir à volonté les

40. Il s'agit du *SS-Hauptscharführer* Reinhold Feix, qui commandait les troupes de *Trawniki* du camp de Belzec (60 à 80 hommes). Au printemps 1943, il fut nommé commandant du camp de travaux forcés de Budzyn, près de Krassnik, au sud de Lublin.

41. Le *SS-Hauptscharführer* Gottfried Schwarz fut le commandant en second de Belzec de décembre 1941 à mai 1943, et le camp fut démantelé sous sa supervision. Il commanda ensuite le camp de Dorhucza avant d'être envoyé en Istrie où il fut tué en 1944.

cadavres et le sang, et à respirer l'odeur de décomposition, jusqu'à ce que le sanguinaire Irrman se débarrasse d'eux à coups de feu. Schwarz continuait à frapper tout le monde, tout le temps. Il était interdit de se protéger le visage des coups – « *Hände ab !* » (Bas les pattes) hurlait-il, et frappait avec plaisir.

Le jeune *Volksdeutsch* Heni Schmidt⁴² prenait encore plus de plaisir à sa mission bestiale. Il était probablement *Lett* [Letton] – il parlait étrangement allemand, prononçant « *t* » au lieu de « *s* » (« *vat* » au lieu de « *was* »). Aux askars, il parlait en russe. Il répugnait à passer un seul jour loin du camp. Agile, rapide sur ses pieds, mince, avec le visage d'une canaille, toujours ivre, il courait autour du camp de 4 heures du matin jusqu'au soir, infligeant des souffrances, regardant d'un air méditatif la douleur des victimes et se délectant de ce spectacle. « C'est le pire des voyous », chuchotaient les prisonniers qui immédiatement reprenaient : « Ils sont tous pires. » Il était toujours le premier là où les pires tortures étaient commises. Il était toujours là pour diriger les victimes malheureuses vers les chambres, il écoutait attentivement les cris des femmes, perçants, déchirants, qui s'échappaient des chambres. Il était « l'âme » du camp, le plus dégénéré, monstrueux, sanguinaire. Il regardait avec plaisir les visages brûlés des travailleurs qui retournaient au baraquement la nuit, épuisés jusqu'à la dernière limite. Il ne pouvait se retenir de frapper la tête de chacun avec force. Quand l'un d'entre nous réussissait à esquiver, il le prenait et le torturait. Ces hommes de la Gestapo, et d'autres qui se faisaient moins remarquer, étaient des monstres d'un certain genre. Pas un d'entre eux n'était humain, fût-ce un seul moment.

De 7 heures du matin à la tombée du jour, ils torturaient des milliers de gens de façon diverse. À la tombée de la nuit, ils regagnaient leurs maisons près de la gare. Les askars montaient la garde de nuit auprès des mitrailleuses. Le matin, la Gestapo prenait livraison des transports de la mort selon la cérémonie habituelle.

Le plus grand festival de voyous fut la visite de Himmler⁴³. C'était à la mi-octobre. Nous pouvions voir, depuis tôt le matin, que les criminels de la Gestapo étaient mystérieusement agités. Ce jour-là, toute la routine d'assassinat de milliers de gens fut accélérée. Tout fut exécuté dans la précipitation. Irrman annonça : « *Es kommt eine höhere*

42. Rudolf Reder semble évoquer deux fois le même Schmidt (voir la note 30).

43. Des visites de Himmler aux centres de mises à mort de Sobibor et de Treblinka sont confirmées par des sources différentes – elles n'apparaissent bien sûr pas dans son agenda (Peter WITTE (éd.), *Der Dienstkalendar Heinrich Himmlers 1941-1942*, Hambourg, Christians, 1999) – et coïncident avec des visites dans le Gouvernement général. À l'entrée du 4 octobre 1942, l'agenda mentionne un déplacement de Himmler en avion à Cracovie, puis, dans la même journée, un départ pour Jitomir (Ukraine).

Person, muss Ordnung sein » (« Une personne importante vient, tout doit être en ordre »). Ils ne dirent pas de qui il s'agissait, mais chacun le savait parce que les askars en parlaient entre eux à voix basse.

Himmler arriva vers 3 heures de l'après-midi avec le *Generalmajor* Katzmann, le meurtrier en chef de Lwow et de tout le district, et accompagné par un adjoint et dix hommes de la Gestapo. Irrman et les autres menèrent les invités aux chambres d'où les cadavres dégingolés avant d'être jetés à un endroit où un tas épouvantable de très petits corps d'enfants s'accumulait. Les prisonniers emmenaient les cadavres. Himmler observait ; il regarda pendant une demi-heure, puis partit. Je vis combien ils étaient satisfaits, combien ils riaient. J'entendis qu'ils parlèrent de promotions.

Je ne sais pas comment décrire l'ambiance dans laquelle nous vivions, nous les prisonniers condamnés, ou ce que nous avons senti à l'écoute des plaintes horribles de ces gens que l'on asphyxait chaque jour et des pleurs des enfants. Trois fois par jour, nous vîmes des milliers de gens sur le point de perdre leurs esprits. Et nous étions proches de la folie. Nous passions d'un jour à l'autre sans savoir comment. Nous n'avions pas d'illusions. Chaque jour, nous mourions un peu avec les convois entiers de gens qui, pendant un court moment, éprouvaient le supplice de l'illusion. Apathiques et résignés, nous ne sentions même pas la faim ou le froid. Chacun attendait son tour, savait qu'il devait aussi mourir et souffrir de façon inhumaine. Seulement, quand j'entendais comment les enfants criaient « Maman ! Mais j'ai été sage ! Il fait noir ! Il fait noir ! », nos cœurs se déchiraient. Et puis, à nouveau, nous ne ressentions plus rien.

À la fin de novembre, le quatrième mois de mon séjour incroyable dans le camp de la mort de Belzec était sur le point de se terminer. Le voyou Irrman me dit un matin que le camp avait besoin de tôle, de beaucoup de tôle. J'étais alors enflé et blessé et le pus sortait de mes blessures. L'homme de la Gestapo Schmidt avait abîmé les deux côtés de mon visage avec un bâton. Irrman m'informa avec un sourire venimeux que j'irais sous escorte à Lwow chercher la tôle – « *Sollst nicht durchgehen* » (N'en profite pas pour t'enfuir).

J'y allai, chargé dans un camion avec quatre hommes de la Gestapo et une sentinelle. À Lwow, après un jour entier à charger la tôle, je fus laissé seul dans le camion avec un voyou qui me gardait. Les autres partirent pour s'amuser un peu. Je restai assis là pendant quelques heures sans penser ni bouger. Alors, je remarquai par hasard que mon garde s'était assoupi et ronflait. Par réflexe, sans réfléchir un instant, je me suis esquivé du camion ; le voyou était toujours endormi. J'étais sur le trottoir ; pendant un long moment, je feignis de m'occuper de quelque

chose près de la tôle, puis je m'éloignai lentement. La rue Legionow était très animée. Je baissai ma casquette. La rue était sombre et personne ne me vit. Je me souvenais de l'endroit où vivait ma propriétaire, une femme polonaise, et m'y rendis. Elle me cacha. Je passai vingt mois à me remettre des blessures sur tout mon corps. Pas seulement les blessures. Les images de l'horreur que j'avais vécue me hantaient. Éveillé et endormi, j'entendais le gémissement des victimes torturées. Et les cris des enfants. Et le grondement du moteur. Je ne pouvais pas arracher de ma mémoire les visages criminels de chaque homme de la Gestapo. J'endurai cela jusqu'au moment de la libération.

Quand l'Armée rouge chassa les voyous allemands de Lwow et que je pus apparaître dans le monde de Dieu, regarder autour de moi sans crainte, respirer l'air frais et penser et sentir quelque chose pour la première fois depuis le moment de la captivité allemande, j'eus le désir de voir l'endroit où deux millions et demi de personnes avaient été étouffées⁴⁴ – des gens qui avaient voulu vivre, vivre.

Vite j'y suis allé. J'ai parlé avec les gens qui vivaient dans les environs. Ils m'ont dit qu'en 1943, il y avait eu de moins en moins de convois et que le centre pour exterminer les Juifs s'était déplacé dans les chambres à gaz d'Auschwitz. En 1944⁴⁵, les fosses furent déterrées, de l'essence fut versée sur les cadavres et ils furent brûlés. Une fumée sombre et épaisse se répandit à des dizaines de kilomètres autour des feux énormes. Le vent étendit la puanteur étouffante sur de lointaines distances pendant longtemps.

Par la suite, les résidents locaux m'ont dit que les os furent moulus et que le vent avait dispersé la poussière sur les champs et les forêts. Un prisonnier nommé Spilke, amené exprès du camp de Janowska jusqu'à Belzec, créa une machine pour mouler les os humains⁴⁶. Il m'a dit qu'il avait seulement trouvé là des piles d'os et que tous les bâtiments avaient disparu. Plus tard, il réussit à s'échapper et à se sauver. Maintenant, il est en Hongrie. Il m'a fait le récit de ceci juste après la libération de Lwow par l'Armée rouge.

Quand la production « d'engrais synthétique » à partir de millions d'os humains a pris fin, les fosses ouvertes ont été comblées et la surface imbibée de sang a été correctement et minutieusement nivelée. Le monstre criminel allemand a étendu une végétation abondante sur la tombe d'un million de Juifs à Belzec.

44. Voir la note 3.

45. En 1943, le centre de mise à mort ne fonctionnait plus. C'est de janvier à juillet 1943 que le centre fut liquidé. Une ferme fut construite sur le terrain de l'ancien centre. Un des membres de l'ancienne équipe des gardes ukrainiens et sa famille furent installés dans la ferme ainsi créée.

46. Une machine à broyer les os fut utilisée pour effacer des traces dans le camp de la rue Janowska à Lwow par le commando de l'opération 1005 qui y travailla.

Je fis mes adieux à mes informateurs et me rendis le long du chemin familier « de la bretelle ferroviaire ». Elle n'était plus là. Le champ me mena vers une forêt de pins vivante, odorante. Maintenant, là, c'était très calme. Au milieu de la forêt, il y avait un énorme pré brillant.



Le mémorial de Belzec